

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 45/1954 (1954)

Artikel: L'expérience de la coéducation dans les classes primaires et primaires supérieures mixtes
Autor: Chabloz, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-114236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'expérience de la coéducation dans les classes primaires et primaires supérieures mixtes

Dans le canton de Vaud, et ailleurs aussi sans doute, la création des classes mixtes à l'école primaire et primaire supérieure ne paraît pas avoir jamais fait l'objet de discussions par des groupes de pédagogues, suivies d'une décision prise en connaissance de cause par l'autorité cantonale ou communale. Elle semble bien plus avoir été imposée par des raisons administratives, économiques, ou par des commodités pédagogiques. Si, au village, la réunion des garçons et des filles dans une même classe s'est toujours présentée comme la manière toute naturelle d'instruire et d'éduquer la jeunesse de la communauté rurale, en ville, au contraire, des difficultés d'organisation (enseignement de la couture, de la gymnastique, etc.) ont donné naissance à un enseignement séparé plus facile et surtout moins coûteux à organiser. Ici et là, des circonstances fortuites ont poussé à la création de quelques classes mixtes urbaines ; mais il ne semble pas qu'on ait obéi jamais à un principe mûrement réfléchi ; c'est le règne de l'arbitraire, de l'accidentel et du circonstanciel le plus absolu. Et c'est regrettable ! car l'existence des classes mixtes à l'école primaire pose des problèmes qui méritent de retenir l'attention des éducateurs.

D'emblée, je dirai que je crois la classe mixte de 12 à 16 ans préférable à la classe de garçons ou de filles, mais, immédiatement, j'ajouterai à cette affirmation un important correctif :... si le maître ou la maîtresse est conscient des difficultés et des exigences de ce genre de classe. Or, le corps enseignant n'est pas préparé à résoudre ces difficultés. Plus que cela, il n'en soupçonne même pas toujours l'existence. Dans les cas les plus favorables, il faudra à un maître une belle somme d'erreurs et de maladresses au cours de sa carrière pour qu'il prenne conscience de ses insuffisances. Mais chacune de ces erreurs peut avoir des conséquences dont nous mesurons mal la gravité. Maître de classe mixte pendant plus de trente ans, j'en ai commis un nombre suffisant pour que je puisse me permettre d'en parler.

Nos fautes de comportement ont, il est vrai, de valables excuses :

Les préjugés, les idées fixées dans le subconscient par une première éducation mal dirigée, l'opinion couramment admise dictent à ceux qui enseignent une attitude probablement préjudiciable au sexe prétendu faible. De plus, les livres de psychologie élémentaire, les

cours de didactique et de pédagogie pratique parlent toujours et seulement d'un être hybride, l'enfant, de sa sensibilité, de son mécanisme psychique, de ses intérêts et de leur évolution, comme si cette commode généralisation convenait aux deux sexes. Or, les différences de comportement intérieur sont telles, la manière, d'appréhender la connaissance présente une telle opposition selon qu'il s'agit d'une fille ou d'un garçon, qu'on ne peut pas enseigner et éduquer avec efficacité sans être conscient de ces diversités fondamentales. A défaut de cette prise de conscience par le maître, l'un des sexes n'aura pas la part d'intelligente sollicitude éducative à laquelle il a droit. Et nous savons bien quels seront les privilégiés ; car, consciemment ou non, nous établissons une hiérarchie entre la mentalité des filles et celle des garçons et, le plus souvent, nous admettons a priori la supériorité masculine. C'est ainsi qu'au village — où la classe mixte existe depuis longtemps — on ne paraît pas avoir une plus grande considération pour la femme que dans les villes qui n'ont connu que les écoles séparées.

De cet avantage masculin découle peut-être ce dangereux complexe d'infériorité de certaines femmes qui se prétendent « émancipées » et ne savent témoigner de cette émancipation qu'en imitant l'homme dans son vêtement, dans la grossièreté de ses manières et de son langage, dans sa manie de fumer et de boire. Que l'école ne soit pas la seule responsable de cet état d'esprit regrettable, j'en conviens, mais ne porte-t-elle pas sa bonne part de responsabilité ? La question, on le voit, est de taille ; la poser, c'est mettre à sa véritable place le problème que présente l'enseignement dans les classes mixtes.

COMMENT GARÇONS ET FILLES SE PRÉSENTENT-ILS EN CLASSE ?

Grâce à leur plus grande capacité vitale, à la plus réelle solidité de leur système nerveux, et à la plus sûre stabilité de leurs fonctions physiologiques, les garçons — surtout avant la puberté — montrent plus d'énergie, prennent plus de place, imposent leur turbulence ; ils font preuve de plus d'initiative, aiment créer des objets et des constructions originales dont ils se détachent assez facilement. Les filles, au contraire, souffrent fréquemment — dix fois plus fréquemment que les garçons, disent les médecins — de troubles glandulaires ; elles craignent la violence, agissent avec docilité, associent leurs sentiments à leur activité intellectuelle ; dans la société que constitue la classe, elles se montrent craintives, appliquées, désireuses de faire plaisir, et jouent par conséquent un rôle plus effacé que leurs camarades qui, eux, ne se laissent jamais oublier.

Cette force, cette expansion de vie, ce désir d'action vaut aux garçons l'admiration consciente ou inconsciente de ceux ou de celles qui enseignent, tandis que les filles auront à se contenter, dans les cas les plus favorables, d'une attitude protectrice, expression d'une indul-

gence attendrie ou d'une sincère reconnaissance pour leur comportement consciencieux et discipliné. Mais nous ne sommes pas loin de penser, nous, les maîtres, que les fillettes ont tort d'être comme elles sont ; nous nous ingénions à les viriliser, comme s'il s'agissait de créer, par assimilation, un type humain unique. Cette tendance peut se manifester par des propos doucement ironiques, un peu méprisants parfois, d'autant plus que, pour se concilier l'opinion masculine de la classe, il peut être profitable de se montrer du « bon bord », celui des plus résistants et des plus difficiles à conduire.

Ajoutons encore que l'élaboration des manuels scolaires est presque toujours l'affaire des hommes qui en font des instruments de travail adaptés — quand ils le sont — à l'intérêt et à la mentalité des garçons. Ouvrez un livre d'arithmétique, d'histoire, de lecture, et dites ce que vous y trouvez qui convienne particulièrement à la mentalité des filles. Ainsi, dans l'école mixte comme dans la société, comme dans l'Etat, on trouve les hommes qui dirigent, qui organisent, qui imposent selon leur optique particulière, tenant compte, certes, des vœux féminins, mais seulement par souci de justice, par concession généreuse, rarement par un respect foncier de la personnalité féminine.

Dans quelle mesure les fillettes ont-elles conscience et souffrent-elles de cet état de choses ? Une enquête à laquelle je me suis livré, dans quelques classes lausannoises, m'a donné des réponses très spontanément sincères et d'une concordance surprenante.

Des écolières de 12 et 13 ans, provenant de différentes classes mixtes et actuellement dans des classes composées uniquement de filles, dirigées par une maîtresse, 84 % apprécient la « tranquillité » de leur nouvelle situation. A propos des maîtres, si quelques-unes les jugent plus « marrants » que les maîtresses, d'autres, et certainement les plus nombreuses, ont un avis fort différent :

Dans les classes mixtes, il y a des bagarres qui énervent les maîtres et ça retombe sur les filles. — Mon maître aimait mieux les garçons que les filles, il les traitait de bécasses, de bedoumes, etc. — Les maîtresses sont plus gentilles que les maîtres. — Les maîtres se moquent des fois de nous et les garçons rient.

Au sujet des garçons, les opinions s'expriment, unanimes, et sans la moindre hésitation :

Ils se croient tout permis envers les filles et naturellement on n'ose pas leur répondre. — Ils veulent toujours avoir raison. — Ils s'imaginent qu'ils sont des rois, qu'ils peuvent nous battre. — Nous devons tout le temps leur prêter des choses et jamais ils ne nous les rendent.

Ce sont bien là les cris de qui a souffert d'une domination désagréable, d'un sentiment d'impuissance en présence de plus fort que soi. Sentiment qui se mue en admiration quelquefois :

J'envie un peu leur force. — J'aimerais bien être un garçon.

ou en résignation (déjà !) :

L'on se fait aux malhonnêtetés et aux surnoms. — On a peur que les garçons se moquent de nous. Mais il faut prendre l'habitude.

On voit très nettement qu'elles se sentent placées dans une situation inférieure à celle de leurs camarades.

L'immense majorité (90 %) des élèves, filles et garçons de 12 et 13 ans qui n'ont jamais connu la classe mixte, ne désirerait pas fréquenter une telle classe. Parce qu'ils ne connaissent pas les camarades de l'autre sexe, ils craignent leur présence :

Quand il y a des filles, on n'est pas à son aise. — On se gêne facilement devant elles. — Et cette perle d'un galopin de 12 ans : On ne pourrait pas faire comme on veut, à cause de la politesse.

Chez les filles, ce n'est qu'une seule et même affirmation craintive :

Ils se moqueraient toujours de nous. — Ils nous « miseraient » en sortant à quatre heures.

Ces craintes, si généralement exprimées, me paraissent une des raisons qui doit encourager la création, en ville, de classes mixtes toujours plus nombreuses.

LES AVANTAGES DES CLASSES MIXTES.

Si imparfaites qu'elles soient, les classes mixtes, en effet, offrent des avantages certains qu'on aurait tort de sous-estimer. Le principal ? LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE SEXE. Découverte superficielle, certes, mais suffisante pour bannir les craintes réciproques et pour empêcher les imaginations de créer de mutuelles et mystérieuses auréoles. Des élèves de 14 et 15 ans qui ont suivi durant deux ou trois ans une classe mixte se rendent compte du bénéfice qu'ils retirent de ce contact. Et si quelques garçons regrettent la classe séparée « parce que, entre garçons, on s'entend mieux qu'avec les filles et que l'on parle de choses techniques et scientifiques », ou encore « parce qu'elles n'ont pas d'endurance dans les courses scolaires », si quelques filles (3 % des élèves consultées) pensent qu'une maîtresse les comprend mieux, la plupart se félicitent de cette occasion de se mieux connaître :

On apprend à connaître quelques genres de garçons et les réactions de certaines filles devant les dits garçons.

On peut comparer dans les leçons leur façon de penser et de voir les choses avec la nôtre.

On s'habitue à leur compagnie et à leurs mœurs. On peut se rendre compte du caractère et des idées des filles.

Alors que les filles de 12 et 13 ans avaient peur de se trouver en classe avec des garçons, celles de 15 ans disent :

Les garçons sont souvent meilleurs camarades que les filles. Avec eux, la classe est plus gaie, il y a plus d'ambiance. Il semble qu'on s'entende mieux entre filles quand il y a des garçons ; il y a moins d'histoires.

Les garçons nous apprennent à subir les échecs ; à nous débrouiller toutes seules, à voir la vie du bon côté et non toujours en mal.

Elles insistent tant sur la débrouillardise qu'elles acquièrent, qu'on peut se demander si elles n'en perdent pas un peu de leur féminité.

Les garçons, eux, apprécient :

l'atmosphère moins tendue qui règne dans les classes mixtes, où le maître gronde moins fort parce qu'il y a des filles et la classe est plus sympathique.

Ils reconnaissent aussi que « la timidité que le garçon éprouve quelquefois devant la fille disparaît ».

Dans les deux camps, enfin, on signale la valeur de STIMULANT que constitue le sexe d'en face :

La présence des garçons nous oblige à travailler, à cause de la fierté. — On a soin de faire nos devoirs, car on ne veut pas qu'une fille nous passe devant. — Ça nous fait honte de rester les derniers de la classe. — Pour ne pas être la risée des filles, on ne doit pas se laisser aller.

Ces réponses d'élèves que j'ai citées textuellement pour leur donner plus de force appelleraient de plus amples commentaires ; je me contenterai d'en tirer l'essentiel, soit : qu'elles affirment les trois grands bénéfices des classes mixtes : stimuler l'effort, créer une confiance réciproque dans une ambiance sympathique, apprendre à connaître le comportement de l'autre sexe.

DE LA CLASSE MIXTE A LA COÉDUCATION.

On a remarqué que, jusqu'ici, je n'ai jamais parlé de coéducation des sexes. Car la classe mixte n'implique pas nécessairement cette coéducation. D'autant plus que, en ville, les locaux occupés par ces classes possèdent deux portes d'entrée, que garçons et filles s'alignent en colonnes séparées et que chaque sexe a sa part de préau pour les récréations. Dans de telles conditions, on peut tout juste parler de coinstruction qui, d'ailleurs, comme j'ai essayé de le montrer, se donne au profit des garçons. La meilleure preuve de cette superficialité dans la connaissance réciproque des sexes dans la plupart des classes mixtes, c'est l'excitation que suscitent les sorties, les courses d'école et toutes les occasions où garçons et filles vivent assez librement en commun sur pied d'absolue égalité. Parce que ces contacts paraissent aux enfants peu naturels, ils créent un trouble dans les deux camps : la plupart prennent, en effet, des attitudes fausses, se donnent des airs avantageux, exagèrent des manières qui trahissent et déforment

leur véritable nature. Ces rencontres familières, surtout quand elles sont trop rares, ne permettent pas une mutuelle découverte qui demande, pour se réaliser, une particulière ambiance de classe. Or cette ambiance peut se créer, jusqu'à un certain point, dans nos écoles mixtes qui se mettent alors au service d'une coéducation dont les avantages ne sauraient être mis en doute. Essayons de voir dans quelles conditions.

Premièrement, que le maître soit conscient de la différence des natures masculine et féminine, qu'il les connaisse et les respecte également ; en conséquence, qu'il s'efforce de donner à l'une et à l'autre la possibilité de s'épanouir dans la ligne qui lui est propre, qu'il veille à ne pas viriliser les filles pas plus qu'à efféminer les garçons, comme s'il fallait prendre à chaque sexe ce qu'il a de meilleur pour le communiquer à l'autre ; il s'agit bien au contraire d'aider à la réalisation de vrais hommes et de vraies femmes qui se savent, se connaissent et s'admettent différents sans jamais porter des jugements de valeur sur ces différences.

Cette attitude morale du maître, pour essentielle qu'elle soit, ne suffira pas à créer le climat aussi favorable que possible si elle ne s'accompagne d'une pédagogie de la confiance. Non point une confiance aveugle, mais au contraire attentive, perspicace, faite de compréhension, d'affection et de respect : omniprésence du maître grâce à laquelle s'épanouiront les nobles sentiments qui remplissent le cœur de presque tous les adolescents. A cause de cette confiance, on osera donner à garçons et filles le plus grand nombre possible d'occasions de se rencontrer. Conversations sur le chemin de l'école, jeux ou discussions durant les récréations, rencontres entre les heures de classe pour des travaux scolaires à préparer en commun, sorties et excursions pendant lesquelles on favorisera les rapprochements. En classe, on placera quelquefois les garçons à côté des filles, on constituera des groupes mixtes d'étude, pour des enquêtes, des recherches et des rapports à mettre au point.

D'aucuns craindront sans doute que de telles manières de procéder favorisent le flirt. Que des sympathies naissent qui s'expriment trop ostensiblement, je ne le nierai pas. Pourtant, on aurait tort de s'en inquiéter outre mesure ; non pas qu'il faille s'en féliciter — et il y aurait à ce propos beaucoup à dire de l'attitude de certains parents —, mais ne prenons rien au tragique. Le moyen qui m'a presque toujours réussi, c'est l'indifférence : agir à l'égard des « bons amis » comme si l'on n'avait rien remarqué ; éviter d'en plaisanter, comme de réprimander, et, après quelques mois, tout rentre dans l'ordre.

Et revenons à la coinstruction, inévitable certes en classe mixte, mais dont on peut atténuer les effets en songeant à adresser l'enseignement tour à tour aux garçons et aux filles. Dans le déroulement de la leçon, dans la présentation des connaissances, songeons à répéter les faits et les idées de façon qu'ils apparaissent à l'esprit des unes

comme des autres sous l'aspect le plus accessible. Choisissons, aussi souvent que les circonstances le permettront, des sujets de lecture, des poèmes à étudier, des compositions, des problèmes différents suivant que nous les proposons aux filles ou aux garçons. De plus, l'horaire hebdomadaire devrait comporter une ou deux heures consacrées aux seuls garçons et aux seules filles, de façon qu'ils sentent mieux vivre et penser leur maître avec eux. Ainsi, je suis frappé combien souvent d'anciens ou d'anciennes élèves se souviennent de ces belles heures où, comme ils disent, « nous étions rien que nous ». Toutes ces conditions réalisées ne suffiront pas à donner une parfaite coéducation ; elles apprendront tout de même aux garçons le respect des filles et permettront à celles-ci d'avoir un peu plus de confiance en elles-mêmes. On ne saurait attendre beaucoup plus de la classe primaire mixte.

Les classes auxquelles j'ai fait allusion au cours de cet article sont composées d'élèves de 12 à 16 ans ; volontairement, je me suis abstenu de parler d'écoliers plus jeunes que je connais mal. En général on admet que la classe mixte se justifie pleinement pour des enfants de 7 à 11 ans. A-t-on raison ? Je n'en suis pas certain ; la question mériterait une étude approfondie.

ANDRÉ CHABLOZ.
